

LE PLUS BEAU VOYAGE, C'EST D'ÊTRE ENSEMBLE

REDOUANE
BOUGHERABA

CAROLINE
ANGLADE

FARIDA
OUCHANI

SUR LA ROUTE DE PAPA

UN FILM DE
NABIL AITAKKAOUALI & OLIVIER DACOURT

MOURADE ZEGUENDI JEAN-STAN DU PAC OUSSEM KADRI LISA MONTIÈGE LAURA PETRONE BOURAOÛIA MARZOUK

LE 18 JUIN AU CINÉMA

GAD

EXCEPTION

CANAL+

CINE+

OC3

C8

UGC

DOSSIER DE PRESSE

UGC PRÉSENTE
UNE PRODUCTION GAO PRODUCTION

REDOUANE
BOUGHERABA

CAROLINE
ANGLADE

FARIDA
OUCHANI

SUR LA ROUTE DE PAPA

UN FILM DE
NABIL AITAKKAOUALI & OLIVIER DACOURT

Durée du film : 1h31

LE 18 JUIN AU CINÉMA

Le matériel est téléchargeable sur le site
www.ugcdistribution.fr

DISTRIBUTION
UGC DISTRIBUTION

24 avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Vanessa Bernier
01 46 40 44 85



PRESSE
I LIKE TO MOVIE

Sandra Cornevaux & Lucie Raoult
sandra@iliketomovie.fr
lucie@iliketomovie.fr

ENTRETIEN

NABIL AITAKKAOUALI & OLIVIER DACOURT

Comment est venue l'idée de ce film ? Est-elle d'une façon ou d'une autre autobiographique ?

Nabil Aitakkaouali : Il y a certains éléments qui le sont, dans le sens où nous avons puisé un peu dans nos histoires personnelles. L'idée, avec mon coscénariste Hakim Zouhani, était de raconter ce voyage que font chaque année vers leur pays d'origine, les Maghrébins, les Italiens, les Espagnols, les Portugais, venus travailler et s'installer en France, mais aussi en Belgique ou en Hollande. C'est un voyage qui, au cinéma, n'a jamais été montré de l'intérieur. Nous voulions le faire à travers une famille, celle de Kamel héros du film, qui se rend sur ses terres d'origine, en mettant en exergue les valeurs de transmission, d'identité, d'attachement aux racines qui sont très importantes pour nous. C'est ce qui a plu à Olivier, je crois.

Comment vous êtes-vous rencontré tous les deux ?

Olivier Dacourt : Nous nous connaissons depuis vingt ans. Nabil était ami avec Jonathan Zebina mon coéquipier à la Roma au début des années 2000. Ensuite nous nous sommes croisés de temps en temps et nous nous sommes revus il y a trois ans par l'intermédiaire d'une connaissance commune, le footballeur Didier Domi. Nabil qui a beaucoup d'idées et de projets m'en a soumis plusieurs dont celui de ce film pour lequel j'ai tout de suite dit banco. Pour le devoir de mémoire et parce que le sujet devait être traité de l'intérieur.

Ancien footballeur professionnel avec une très belle carrière, vous êtes producteur du film mais est-ce qu'il a toujours été question que vous le coréalisez ?

Olivier : Ah oui, c'était même le deal de départ. J'ai réalisé quelques documentaires et quelques courts métrages avec l'école de cinéma EICAR. J'ai été et je reste un compétiteur donc l'idée de passer au long-métrage était une suite logique.

Vous Nabil, avez un lien avec le foot à travers la série « Les coups lisses du football » créée en 2010 sur Canal+. Vous connaissiez la carrière d'Olivier, ses docs ?

Nabil : Bien sûr. J'ai toujours été proche des footballeurs. Mais avec Olivier c'est différent. Quand j'ai fait cette série sur les agents et que je voulais l'adapter en Italie, il a répondu présent. S'il décide de vous soutenir, Olivier est toujours derrière vous, il vous donne toujours beaucoup de force. Il est d'une grande générosité humaine.

Comment vous êtes-vous partagés les rôles sur le tournage ?

Olivier : Je me suis attaché à la technique, la partie qui m'intéresse le plus. J'ai laissé la direction d'acteurs à Nabil. Chacun ayant un rôle bien précis, nous ne sommes jamais marchés sur les pieds.

Nabil : Nous avons une vision commune de cette histoire et nous avons toujours beaucoup échangé dans l'intérêt du film, chacun apportant sa pierre et ses arguments, parfois différents, à l'édifice. Nous étions très complémentaires.

Cette route du Bled qu'emprunte vos héros, 2400km et une trentaine d'heures de voiture en trois jours, la connaissiez-vous ?

Nabil : Je l'ai faite petit, adolescent, adulte, cela durait parfois quatre jours. Et puis avant le tournage, Olivier a tenu à ce que nous la fassions ensemble.

Olivier : Nous sommes partis avec Hakim Zouhani et le directeur de production, d'Aulnay-sous-Bois où j'ai grandi jusqu'à Glet le village de Nabil. C'était au mois de septembre, et même s'il n'y avait pas grand monde sur la route, cela n'a pas été un voyage facile. J'ai imaginé qu'à l'époque, alors qu'il n'y avait que des routes nationales, cela devait être encore plus dur. C'était une épopée pour ne pas perdre le lien.

Nabil : Même si nous nous connaissons depuis vingt ans, ce voyage nous a permis de nous découvrir de manière plus intime. Il y a des choses qui sont sorties. Chacun a raconté son vécu personnel et elles ont nourri le scénario qui est devenu plus organique. Cette histoire d'enfant laissé au bled qui est la mienne, avec mes parents partis en France et qui pensaient revenir vite, a jailli à ce moment-là. Je ne suis évidemment pas le seul à l'avoir vécu. Olivier a mis le doigt dessus et il a tenu à ce qu'on la raconte. Ce que fait Kamel dans le film.

Pourquoi votre choix s'est-il porté sur Redouane Bougheraba pour incarner Kamel ? Qu'est-ce qui vous intéressait chez lui ?

Olivier : Déjà parce que c'est mon ami. Nous pensions qu'avec ce rôle, il pouvait élargir sa palette de jeu et très bien incarner ce personnage : il a réussi, il a des enfants, il est marié avec une Corse, ses parents sont algériens. Il a bien compris que notre histoire était universelle, touchant tous les émigrés.

Comment définir son personnage : un architecte reconnu d'origine maghrébine, qui a réussi et qui laisse un peu sa famille et ses amis de la cité à l'abandon. Pourquoi selon vous ?

Olivier : Parce que cela arrive souvent. Quand on a réussi, que l'on gagne bien sa vie, la première idée c'est de sortir ses parents de la cité mais parfois ils ne veulent pas partir, ils y ont tous leurs repères. Ici la mère de Kamel est restée et c'est compliqué d'y retourner de confronter sa réussite à ceux, qui n'ont pas eu cette chance. Et puis, en quelques années, ces quartiers de banlieue ont beaucoup changé.

Nabil : Quand on réussit, il y a des choses qui s'éloignent, qu'on oublie ou que l'on rejette et ce voyage va permettre à Kamel de s'y reconnecter.

Son cousin belge va d'ailleurs lui dire : « t'es architecte, t'es censé construire pas détruire ». C'est parce qu'il n'entretient rien, qu'il a coupé les ponts ?

Olivier : Oui, parce qu'on ne regarde pas derrière mais devant. Si on n'a plus personne au quartier on n'y retourne jamais.

Nabil : Il y a un décalage de classe sociale aussi qui est illustré par ce cousin belge, Farid, dont on sent bien que lui et sa famille n'ont pas changé d'environnement. À l'inverse de Kamel.

Cette réussite, à laquelle Kamel sacrifie tout, est-elle comme une revanche sociale pour lui dont on découvre que son père se levait à 3h du matin pour faire vivre sa famille ?

Nabil : C'est son moteur. Quand on grandit dans une cité de banlieue, on a envie de réussir, par le sport, la musique, d'échapper à sa condition sociale. Et on zoome beaucoup sur ceux qui percent de cette façon.

Olivier : C'est évident et d'ailleurs Kamel le dit. Mais il est plus facile de réussir dans le foot, le rap, ou dans le divertissement. En médecine, en architecture c'est plus rare, beaucoup plus difficile et en tout cas on n'en parle jamais. Raison pour laquelle nous avons choisi ce parti pris à l'encontre des clichés. Le parcours de ce personnage ne se résume pas uniquement à une revanche sociale. Devenir architecte, tout comme devenir avocat, médecin ou artiste, n'est pas qu'une quête de prestige ; c'est avant tout une passion, une vocation profonde. Certains, d'ailleurs, sont tellement passionnés par leur métier qu'ils peuvent y consacrer leur vie, même sans en vivre pleinement. Ce n'est pas simplement une réussite sociale, mais un épanouissement personnel.

Comment votre choix s'est-il porté sur Caroline Anglade pour incarner Sophie l'épouse de Kamel ?

Olivier : Nous voulions parler de cette France métissée qu'est aujourd'hui notre pays. Je le suis moi-même. Et Caroline Anglade était parfaite pour former ce couple avec Redouane Bougheraba.

Nabil : Caroline est une actrice formidable. Quand nous lui avons pitché le film, elle a été immédiatement touchée. Un mois avant, elle avait perdu son papa qui avait demandé à ses enfants de ramener sa voiture dans son village en Italie. Comme dans notre film.



Ce couple mixte assumé bat pourtant de l'aile au départ de l'histoire. Est-ce qu'elle ne lui reproche pas d'une certaine façon la même chose que sa famille ?

Nabil : Oui parce qu'il est plongé dans cette revanche sociale dans laquelle il s'abîme. Il lui reproche ce livre qu'elle a écrit sur lui et son quartier. Elle a été maladroite, n'a vu et retranscrit que les clichés. Leurs rapports ne sont pas simples. Sophie aussi va évoluer au cours de ce voyage sous l'impulsion de sa belle-mère qui va l'encourager à vivre les choses plus profondément avant de les raconter.

Être entre deux cultures et n'appartenir complètement à aucune, c'est souvent le cas des enfants de parents venus travailler en France. Est-ce un thème qui vous taraudait ?

Nabil : Ce qui peut paraître comme un handicap au départ peut s'avérer être un atout si l'on sait prendre le meilleur des deux cultures, ne renier ni l'une, ni l'autre. Ce qui compte à la fin c'est le vivre ensemble.

Olivier : Ma mère est guadeloupéenne, mon père est breton. Quand je vais en Guadeloupe je suis français, négropolitain comme je l'ai entendu dire, ici je suis noir. Quand on est métisse on peut se sentir nulle part chez soi. Comme les enfants d'émigrés nés en France qui ont une identité propre à leur double histoire. Compliqué de trouver sa place quand vous vous sentez étranger partout.

Comment avez-vous choisi les deux enfants du couple, Lisa Montiege qui incarne Gwenaëlle et Jean-Stan du Pac qui joue Gauthier ?

Nabil : Il fallait une forme de crédibilité concernant cette famille, leur mixité, qu'il y ait un minimum de ressemblance. Nous avons vu beaucoup de jeunes actrices et acteurs et leur capacité à incarner ces deux personnages était évidemment une priorité. À travers tous les castings nous avons aussi recherché une motivation forte, une adhésion à notre projet, à nos valeurs. Que des êtres qui nous ressemblent au service d'une belle histoire.

Olivier : Lisa, donne une autre couleur au film notamment dans les rapports qu'elle entretient avec son frère empreint de chamailleries et avec sa

grand-mère, dans cette transmission qui saute une génération. En fait c'est comme si sa présence dans cette équipe était écrite.

Le fils achète des baskets hors de prix et c'est le seul lien avec son père, la petite se prend pour Greta Thunberg. On voit que Kamel a formé une famille de bobos aisés mais sans beaucoup de communication. Est-il égoïste ou ne sait-il pas comment faire ?

Nabil : C'est sa manière à lui d'aimer, de se dire : j'ai manqué, je donne de l'argent à mes enfants. Même si ce n'est pas la meilleure façon de les élever et sa femme ne manque pas de le lui reprocher. Parfois on pense bien faire en donnant l'inverse de ce qu'on a vécu.

Olivier : Les enfants d'aujourd'hui ne se rendent pas compte de la valeur des choses tant qu'ils ne travaillent pas, ils sont en demande, dans un cocon, et c'est assez banal au fond.

En arrivant au Maroc, Gauthier se fait appeler Tarik, le prénom de son grand-père, une forme d'intégration à l'envers pour ne pas paraître étranger, ce que son père a vécu ?

Olivier : Non je ne crois pas. Le voyage lui rappelle qui il est, c'est-à-dire les deux. Gauthier et Tarik forment une même personne sauf qu'il ne connaissait pas l'autre moitié de lui-même et sa famille paternelle. Et il adore découvrir ces racines ignorées. Pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où l'on vient. Gauthier comprend que la famille est une chose précieuse. Quand il donne ses baskets cela signifie qu'il a renoncé d'une façon au matérialisme pour découvrir une relation à la vie bien plus importante.

Pourquoi votre choix s'est-il porté sur Farida Ouchani pour incarner Mima la mère de Kamel encore attachée aux traditions ?

Nabil : Nous avons eu du mal à trouver l'actrice qui allait incarner cette grand-mère, personnage important et moteur du film. Il fallait une actrice qui soit à la hauteur. Au cours des castings nous en avons vu beaucoup mais aucune ne cochant toutes les cases.



Olivier : Nous avons même fait un casting au Maroc mais sans succès. Farida que nous avons déjà vue, restait dans nos têtes, mais elle nous semblait trop jeune pour le rôle. Quand on nous a dit qu'elle acceptait d'être vieillie, c'est devenu une évidence. Nous avons refait des essais : le rôle était pour elle. Au-delà de ses qualités d'actrice, Farida est une femme brillantissime, exceptionnelle humainement.

Et il faut parler également de Mourade Zeguendi qui incarne Farid, le cousin de Kamel. Vous le connaissiez avant de l'engager ?

Nabil : J'ai contacté mon ami Kody Kim, humoriste de l'émission « Le Grand Cactus » en Belgique pour qu'il me mette en contact avec lui. Quand j'ai parlé à Mourade, il m'a dit qu'il connaissait ce voyage, qu'il l'avait déjà fait. Nous sommes allés le voir à Bruxelles et il a été touché de notre démarche. Il voulait lui aussi raconter l'histoire de cette route.

Olivier : Choisir Mourade Zeguendi, super acteur belge et qui fait preuve d'une énergie folle dans le film n'était pas anodin. Nous voulions dire aussi qu'il n'y a pas que des Français qui font ce voyage pour ne pas oublier d'où ils viennent, mais aussi des Belges, des Hollandais avec leur bâche orange, cela représente des millions de personnes.

On imagine qu'Olivier n'a pas eu beaucoup de mal à convaincre Robert Pirès de participer au film mais pourquoi lui ?

Olivier : Parce qu'il a très souvent fait la route de Reims, où il est né, jusqu'au Portugal le pays de son père. Il a passé de nombreuses vacances d'été là-bas. C'est un clin d'œil. Une façon de montrer aussi cette transhumance estivale de gens partis ailleurs pour travailler et qui reviennent aux sources.

Vous montrez l'importance des liens familiaux, des racines. Est-ce que selon vous tout cela a tendance à disparaître et le regrettez-vous ?

Olivier : Oui, tout disparaît. Ce qui était normal devient exceptionnel. Il y a un problème d'éducation, tout se perd. On prend, on jette. J'ai vécu enfant dans une tour de neuf étages, j'entendais parler de nombreuses langues,

je découvrais d'autres musiques. On ne se posait pas de questions. Je revendique ce vivre ensemble, il faut se battre pour. Si à travers un film on peut y contribuer, tant mieux.

Nabil : Oui, on parle de bienveillance, de respect. Partager un voyage, un repas, des idées. Et penser à la solidarité familiale. Kamel et son cousin Farid s'embrouillent mais finissent par revenir à l'essentiel. Ces liens, nous avons également voulu les montrer dans la relation de transmission qui se tisse entre la grand-mère et sa petite-fille.

Le voyage en voiture c'est le seul moment où l'on peut être ensemble, se parler, dit Mima. L'avez-vous imaginé comme une catharsis dont tout le monde sortirait transformé, une thérapie familiale en quelque sorte ?

Nabil : Oui, tout à fait, d'ailleurs Mima dit aussi à Kamel qui est en thérapie de couple avec Sophie : c'était bien la peine de dépenser une fortune en psy alors que quatre pleins d'essence suffisaient. La voiture est un lieu d'intimité, un huis-clos, un révélateur. Et le voyage débouche sur un apaisement.

Olivier : Tant qu'on ne fait pas ce voyage, on ne peut pas comprendre ce qui s'y passe. Quand Nabil parle de huis-clos cela me fait penser aux confinements. Il y a des gens qui se sont découverts alors qu'ils vivaient pourtant ensemble, des couples qui ont explosé, d'autres qui se sont rapprochés.

N'est-ce pas aussi une grande réconciliation notamment entre Kamel et sa mère mais aussi avec son père décédé ?

Nabil : Oui parce qu'il découvre que son père l'aimait et qu'il ne lui avait jamais dit.

Olivier : C'est la pudeur des parents de cette époque. Il y a deux livres formidables qui évoquent très bien cela : « Kaddour » de Rachida Brakni et « Les silences des pères » de Rachid Benzine. Ma mère a dû me dire qu'elle m'aimait pour la première fois quand j'avais trente-cinq ans. Nous avons changé en cela, nous disons sans cesse à nos enfants à quel point on les aime.

Il dit vers la fin du film : je cours après les millions mais le paradis il est sous les pieds de ma mère. Ce voyage a-t-il été initiatique pour lui ?

Nabil : Au départ il n'en n'a pas envie du tout, il le fait à contre-cœur. Et ce voyage lui ouvre finalement les yeux, lui fait découvrir un trésor autre que la richesse matérielle. Il comprend qu'il y a des choses plus importantes que l'ambition : s'occuper de ses parents, les aimer quand ils sont encore là.

Quand ils arrivent au bled c'est assez idyllique comme pour illustrer ce voyage vers la simplicité, la beauté, une forme de nostalgie d'un paradis perdu ?

Nabil : Quand on retourne à ses racines il y a un petit parfum d'enfance, de nostalgie. On se ressource, on fait abstraction de la société de consommation.

Olivier : Ce paradis n'est pas perdu. Et nous n'avons pas filmé pour que ce soit beau, c'est beau. La campagne marocaine est magnifique. Nous voulions dire que des gens qui ont fait le choix de s'installer ici, qui vivent dans des cités, dans des tours ont aussi cela dans le cœur. Raison pour laquelle à la retraite certains retournent au pays même si c'est parfois compliqué parce que les enfants et les petits-enfants restent ici, où ils sont nés.

Dès les premiers kilomètres de ce road-trip on entend une chanson des « Rolling Stone de l'Afrique », le groupe Nass El Ghiwane. Un souvenir personnel important ?

Nabil : C'est un groupe qui a beaucoup compté au Maroc mais aussi dans toute l'Afrique. Ils sont devenus mythiques. Mes parents les écoutaient beaucoup. Martin Scorsese les adore depuis longtemps. C'est lui qui les a baptisés « Rolling Stones de l'Afrique » et une de leurs chansons figure dans la bande originale de son film *La dernière tentation du Christ*.

Le film se termine sur de vieilles images d'actualités de l'INA. C'est un hommage aux anonymes, à tous ceux qui ont fait le voyage et qui le font encore ?

Nabil : Oui avec un brin de nostalgie aussi. Mais surtout, pour dire que tout ce que nous racontons dans le film on le retrouve dans ces images d'archives. Cette fidélité c'était notre façon d'accomplir ce devoir de mémoire évoqué par Olivier.

Olivier : Nous n'avons rien inventé. Nous avons exploré toutes les facettes de ce voyage. Pour ceux qui l'ont fait mais aussi pour ceux qui ne l'ont pas fait et qui comprendrons quelle importance il peut revêtir.





ENTRETIEN REDOUANE BOUGHERABA

Comment êtes-vous arrivé dans cette aventure ?

Olivier Dacourt, que je connais bien, est venu me chercher pour me proposer cette magnifique histoire qui est un peu celle de Nabil Aitakkaouali son coréalisateur. Il m'a dit : « ce rôle est pour toi mais attention, c'est un autre registre, on te découvrira dans un nouveau genre. » Et c'est cette idée de contre-emploi qui m'a embarqué tout de suite.

Qu'est-ce qui vous a plu ensuite à la lecture du scénario, d'abord l'histoire ?

Oui, elle m'a parlé. Tous les enfants d'émigrés l'ont connue, vécue. Nous, étant jeunes, n'avons pas fait ce voyage en voiture. Nous partions en avion de Marseille jusqu'à Alger et puis plus au sud à Blida où vivait ma grand-mère ; on retrouvait des cousins, des voisins. Mais la plupart de mes potes descendaient en voiture. Ce voyage, les Algériens, les Marocains, les Tunisiens, les Italiens, Espagnols ou Portugais le faisaient. Et cette histoire, plutôt universelle, m'a également touché parce qu'elle traite de façon très forte de la transmission.

Ce sentiment de n'être chez soi ni en France, ni dans son pays d'origine qu'exprime Kamel en évoquant son enfance, est-ce que vous l'avez vécu ?

La plupart des Français d'origine étrangère l'ont vécu. Quand on allait au bled on n'était pas comme eux. Dans leur esprit on avait la belle vie, nous étions des Arabes en France et des immigrés en Algérie. Cela a perduré et c'est compréhensible. Élevés en France nous n'avions pas la même culture, pas la même scolarité, pas les mêmes repères, les mêmes habitudes. Moi quand je parlais arabe en Algérie, ils savaient direct que j'arrivais de France. Et de toute façon ils l'avaient déjà repéré à ma façon de m'habiller.

Êtes-vous d'accord avec les réalisateurs pour dire qu'il y a un devoir de mémoire à raconter ce voyage de l'intérieur ?

Oui parce que cela témoigne beaucoup des années 80-90 quand ces départs

pour l'été, ces retours au pays, étaient extrêmement nombreux. Quand cette vague d'émigration voulait revenir au bled et montrer qu'ils avaient réussi. Ils descendaient avec la belle voiture chargée de victuailles, de vêtements, même de lave-vaisselles ou de frigos et en faisaient profiter toute le monde. Nous, quand nous partions de l'aéroport de Marseille au cours de ces années-là, nos valises étaient pleines à craquer de fromages, de chocolats. Alors bien sûr, les voyages en voitures se poursuivent encore aujourd'hui mais moins qu'à cette époque. Ceux qui partent ont désormais plus les moyens de prendre l'avion mais pour beaucoup ce périple en voiture reste unique et mythique.

Concernant le personnage de Kamel avez-vous tout de suite compris qu'il allait vous emmener vers un registre de jeu différent ?

Oui et c'était mon challenge. Ne pas faire du Redouane et donc mettre de côté ce qui est mon point fort et devenir Kamel, ce type qui a réussi mais qui oublie l'essentiel parce qu'il souffre d'un traumatisme d'enfance qui va refaire surface durant le voyage. Je trouve que Kamel, malgré ses défauts, reste très touchant à cause de cette blessure non refermée. Cet abandon, dont la mère n'a pas conscience puisque le départ des parents en France ne devait être que provisoire, lui pourrit la vie. Il s'est retrouvé seul avec les grands-parents dans ce petit village marocain, ce qui est l'histoire vraie et si émouvante de Nabil Aitakkaouali, avec comme seul espoir de bonheur les vacances d'été et les retrouvailles. Puis de nouveau leur départ, encore un déchirement. On comprend pourquoi Kamel n'a jamais eu envie de retourner au bled. Mais durant le voyage, comme dans une thérapie familiale, tout va sortir comme un abcès qui crève. Kamel se débarrasse de cette rancœur profonde qui l'encombrait, et sa femme et ses enfants le découvrent.

Est-ce que vous avez aimé l'expérience, vous a-t-elle ouverte d'autres horizons pour des rôles peut-être plus dramatiques ?



J'ai adoré aller chercher quelque chose de différent dans la sincérité et dans l'émotion. C'est une belle expérience mais j'ai été aidé, épaulé, par ces actrices et acteurs confirmés et très talentueux que sont Caroline Anglade, Farida Ouchani et Mourade Zeguendi.

Comment définir Kamel qui ne pense qu'à ses ambitions, sa réussite ?

Il a fait des études, il est devenu architecte, il est brillant, toutes ses années de galère il les a balayées d'un revers de la main. Il n'en parle jamais, elles sont enfouies.

On dit aujourd'hui qu'il est un transfuge de classe. Sa réussite pour laquelle il se bat, est-elle une revanche sociale pour lui ?

C'est une revanche sociale, un moyen d'exister, mais c'est aussi une revanche sur ses parents. Ils étaient a priori venus en France pour gagner de l'argent puis avaient le projet de revenir vite vivre au Maroc et ils ont échoué. Lui a réussi là où ils ont failli. Quand sa mère lui reproche d'acheter des baskets à deux mille euros à son fils, parce que le père de Kamel bossait trois mois pour gagner cette somme, il lui répond : « ce n'est pas parce que papa a souffert et que j'ai souffert que mon fils doit souffrir aussi. » Cela se défend.

Pourquoi, selon vous, ne vient-il plus dans sa cité alors que sa mère y habite encore ?

Le problème de Kamel c'est qu'il ne fait plus partie de ce monde. Il n'est plus dans cette ambiance. Il travaille sur des projets internationaux, gagne beaucoup d'argent. Revenir au quartier c'est se confronter avec les potes d'avant qui n'ont pas bougé, pas avancé. Il ne s'y sent plus à sa place, il a coupé le cordon. Quand il revient, finalement, on devine sa gêne.

Réussite, couple mixte, enfants... Est-ce que Kamel peut vous ressembler ?

Hormis le fait que je gâte mes enfants, je n'ai pas vraiment pas de points communs avec lui, disons plus précisément avec sa personnalité. C'est un rôle

de composition, classique. Ce personnage, je l'ai vraiment travaillé avec les réalisateurs. Il n'était pas compliqué d'imaginer ce genre de type qui glisse vers autre chose, un autre monde, il y en a beaucoup. Mais cela a été un exercice différent pour moi et je suis très heureux de l'avoir fait.

Et sinon comment l'avez-vous défendu ?

En tenant compte de ses circonstances atténuantes liées à son abandon. Cool avec ses enfants, il est aussi dur avec tout le monde. Notamment avec sa femme, écrivaine, à qui il reproche de l'avoir trahi dans le roman qu'elle a écrit sur son passé. Il y a une cicatrice pas refermée avec elle, comme celle avec sa mère ne l'est pas non plus. Il est sur la défensive. Ce sont des choses que l'on peut comprendre, intégrer.

Farida Ouchani joue votre mère. Est-ce qu'il fallait donner beaucoup, se livrer face à elle ?

Je pense que Farida, comme les autres talents de ce film, devait avoir une appréhension au départ. Va-t-il être capable de jouer ? Ceux qui viennent, comme moi de la scène, sont observés, pas toujours acceptés. Vont-ils réussir à transformer l'essai ? Il a fallu que je prenne mes marques, mais Farida, comme Mourade et Caroline, m'ont bien encadré. Quand vous jouez avec des gens qui vous donnent le la, vous êtes vite obligé de vous surpasser pour être au diapason et surtout crédible. Et il me semble que l'on croit totalement dans cette relation parfois frontale que Kamel a avec sa mère.

Il y a beaucoup d'émotions dans vos relations, est-ce que c'était simple à jouer pour vous, cette impudeur parfois face à une mère ?

Cela a été parfois un peu compliqué. Dans ma famille comme dans des centaines de milliers d'autres, il y a une forme de pudeur qui préside à tout. Nous ne sommes pas d'une génération où la parole était libérée. Il peut y avoir des gestes de tendresse, de l'aide et de la solidarité mais on ne se dit pas qu'on s'aime.



Caroline Anglade incarne Sophie, votre femme. Quelle expérience est-ce que cela a été de lui donner la réplique ?

Je connaissais son travail. J'ai découvert en Caroline une super actrice capable de vous apporter de nombreuses propositions. Je peux dire que sa générosité m'a fait évoluer.

Au départ, ce couple bat de l'aile, va chez le psy, que s'est-il passé entre eux ?

La vie de couple classique, le poids des années qui passent, la routine avec les enfants. Et Kamel pense surtout à son travail. Il croit bien faire mais ce n'est pas le cas. Il lui reste à se rattraper comme il peut, à retrouver le bon chemin. Sa mère lui dit d'ailleurs : « laisse ta femme raconter les histoires toi qui ne dis jamais rien. » Voilà, c'est exactement ça.

Comment s'est déroulé le tournage avec deux réalisateurs au service d'un premier long-métrage ?

C'était bien équilibré entre les deux, sans anicroche. Nous avons beaucoup répété avec eux. Sur le tournage, ils se concertaient et Nabil nous précisait ce qui allait ou pas. Souvent il m'a dit : il faut que tu retires des taureaux et au bout d'un moment je lui ai demandé ce que cela signifiait. Il m'a montré le travail de Picasso. À partir d'un taureau représenté de façon hyperréaliste, il est allé, en une dizaine d'étapes, jusqu'à une épure totale, quelques traits simples et forts, un chef d'œuvre. Nabil voulait que j'en fasse moins, toujours moins. À la fin il m'appelait même Benicio del Toro.

Est-ce qu'il y a pu avoir des improvisations de votre part ?

Zéro improvisation. Ah si, pardon, j'ai rajouté une phrase dans une scène de



fin très forte en émotions : « tu crois que papa nous regarde de là-haut ? » Ils l'ont gardée.

Est-ce que le plateau de tournage a beaucoup bougé ?

Oui comme dans le film. Nous avons tourné en France et au Maroc où la déco a transformé des aires de repos pour les rendre espagnoles. Nous avons pris le ferry de Tarifa à Tanger, effectué plusieurs allers-retours en une journée pour tourner cette scène de traversée.

Les protagonistes de ce film se transforment grâce à ce voyage. En quoi a-t-il pu changer vous en tant qu'acteur ?

J'ai beaucoup appris, beaucoup grandi grâce à mes partenaires. Je n'avais jusque-là évolué que dans des comédies. Des blagues, des impros. Je ne savais

transmettre que l'émotion du rire, j'ai découvert que peut-être, je peux faire pleurer. C'est extrêmement gratifiant de pouvoir surprendre, d'être là où on ne vous attend pas.

L'importance de la famille, les valeurs véhiculées par le film sont-elles aussi les vôtres ?

C'est la raison pour laquelle j'ai accepté de me lancer dans ce projet. Ce film me ressemble. Je travaille depuis longtemps avec mes frères et ma sœur. Les valeurs familiales sont fondamentales pour moi.



ENTRETIEN CAROLINE ANGLADE

Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

C'est Nabil Aitakkaouali qui m'a contactée par l'intermédiaire du réalisateur Benjamin Leher avec qui je venais de faire *38°5 quai des orfèvres*. Il avait vu le film et voulait me proposer le rôle de Sophie. Il m'a raconté l'histoire de *Sur la route de papa* et elle m'a tout de suite emballée.

Est-ce que quelque chose d'intime a pu vous toucher à ce moment-là ?

Oui, mon père venait de nous quitter, tout ce qu'il lui restait c'était une voiture et comme il avait aussi une fille en Sicile, nous étions en train de nous demander comment lui ramener cette voiture. Donc quand Nabil m'a pitché le film avec l'histoire de la Renault 21 du papa qu'il faut emmener au Maroc cela m'a vraiment interpellé. Comme le titre du film d'ailleurs, c'était assez incroyable de vivre ce concours de circonstances.

Qu'est-ce qui vous a plu ensuite à la lecture du scénario ?

Les non-dits au sein de cette famille, tout ce qui n'a pas été éclairci. C'est ce qu'a vécu Nabil en réalité. Comment on peut se sentir déraciné, jamais complètement chez soi. Et le fait qu'à travers ce voyage en voiture, tout va être mis à plat, que la parole de Kamel va se libérer. Ses enfants et sa femme vont découvrir ce qui était enfoui chez lui. J'ai de nombreux souvenirs avec mes parents dans ces circonstances de long trajet en voiture : on faisait le bilan, c'était un vrai lieu d'échanges.

Comment s'est déroulée la première rencontre avec les deux réalisateurs ?

Chacun y est allé de son histoire. Olivier Dacourt avec la Guadeloupe, Nabil avec le Maroc. Nous sommes très vite rentrés dans le vif du sujet nous confiant de manière intime sur notre enfance, trouvant des valeurs communes transmises par nos parents et que l'on désire transmettre à nos enfants. Je connaissais, à travers l'homme qui partage ma vie, la carrière sportive

d'Olivier, j'avais vu ses documentaires et je comprenais bien quelles valeurs il avait envie de véhiculer et qui sont assez universelles, en tous cas que je partage.

Est-ce que cela a été compliqué d'avoir à faire à deux réalisateurs sur le tournage ou pas du tout ?

S'ils avaient parfois deux points de vue différents, deux ressentis, il se sont toujours vite mis d'accord. Nous nous sommes tous épaulés, nous avons travaillé ensemble pour trouver un ton commun. C'était un premier film, ils n'avaient pas l'expérience de deux réalisateurs qui travaillent ensemble depuis des années mais c'est justement cette fraîcheur que j'ai adorée, cette énergie dingue que j'ai trouvée très belle.

Quel a été votre sentiment quand vous avez appris que vous alliez donner la réplique à Redouane Bougheraba et former un couple à l'écran avec lui ?

Je ne connaissais Redouane qu'à travers ses spectacles et quelques apparitions au cinéma notamment dans *14 jours pour aller mieux* mais j'ai été heureuse d'apprendre que je jouerai avec lui parce que c'est quelqu'un que j'ai toujours trouvé très touchant derrière ce côté grande gueule qui clache les premiers rangs. Il y a dans son regard quelque chose de fondamentalement sincère, une forme de pudeur même que j'avais perçue et qui s'est vérifiée.

Quelle expérience est-ce que cela a été de tourner avec lui ?

Entre nous cela a matché très vite et nous avons appris aussi vite à nous faire confiance. C'était son premier grand rôle dans ce registre de jeu donc on le sentait très impliqué. Il avait cette envie de se surpasser, d'apprendre un peu de nous qui avons un tout petit peu plus d'expérience que lui avec une humilité incroyable pour quelqu'un qui est une star de l'humour et qui



remplit des stades. Le rôle est important, avec un personnage qui passe par différentes émotions. Redouane ne pouvait pas se cacher, et je trouve qu'il a été d'une ouverture d'esprit assez incroyable, qui m'a beaucoup touché. Je résigne quand il veut pour tourner de nouveau avec lui.

Comment définiriez-vous Sophie votre personnage, elle est écrivaine mais on ne sait rien de sa famille ?

Oui, on se concentre sur celle qu'elle a fondé avec Kamel, leur fils et leur fille. On devine qu'ils n'ont pas eu la même enfance et on comprend à un moment qu'elle aussi a galéré pour en arriver où elle est, s'imposer dans son milieu. Il y a un écart entre eux, c'est sûr, mais moi en tous cas, je n'ai jamais imaginé Sophie comme un grande bourgeoise. C'est une femme qui a la passion de l'écriture, qui aime observer, parler des autres.

Le couple qu'ils forment bat de l'aile au départ de l'histoire. Qu'est-ce qui l'a séduite chez lui avant ? Qu'est-ce qui ne la séduit plus ?

Je pense qu'elle a été séduite par ses rêves, ses envies artistiques d'architecture, ses ambitions très saines. C'est un homme sécurisant, aimant, drôle. Et puis, à un moment, elle l'a vu basculer, succomber à des valeurs qui ne lui ressemblent pas. Il ne pense qu'à son travail, qu'à gagner de l'argent. Il se consacre moins à sa famille, il a moins de temps pour eux. Et elle ne s'y retrouve plus.

Qu'est-ce que Sophie apprend, peut-être sous l'impulsion de sa belle-mère, au cours de ce voyage ? À mieux découvrir son mari et sa famille marocaine, à voir les choses plus en profondeur ?

D'abord, elle redécouvre son mari, l'abandon qu'il a vécu, comment il a tout gardé pour lui et comment ça l'a construit. Le bled, il n'a pas envie d'en

entendre parler et on le comprend. Il a changé littéralement de vie, fait un rejet de cette enfance, il est dans le déni. Et puis Sophie découvre cet esprit de famille si vivace, cette envie d'être tous ensemble qu'elle souhaitait vivre et qu'elle n'a plus. Elle rencontre de nouvelles personnes, des cousins, des neveux, un pays qu'elle ne connaissait pas. Elle se sent entourée. En cela, l'histoire est très universelle. En voyant le film, je me suis revue avec mon papa quand on parcourait la France de bout en bout.

Mima dit à son fils, Kamel : laisse ta femme raconter les histoires toi qui ne parle plus à personne. Comme si Sophie devenait la mémoire de cette famille ou bien qu'elle y était, tout simplement, vraiment intégrée ?

Oui c'est une belle réplique dans laquelle on sent poindre le respect de Mima pour Sophie comme un gage de confiance. Et puis, elle la conseille parce que Sophie regarde mais ne voit pas, elle passe à côté de l'essentiel. Et Mima, peut-être, espère qu'elle trouvera les mots justes pour raconter l'histoire de cette famille. Elle l'accompagne dans cette démarche pour l'aider à exprimer ce qui se passe dans le cœur des gens. Et Sophie qui avait écrit un premier livre caricatural sur son mari et son quartier, sans en comprendre les codes, va en écrire un second bien plus profond qui lui ressemble plus.

Ce retour au pays où l'on est né, même si ce n'est que pour l'été, comment le comprenez-vous ?

Il y a une forme de nostalgie d'avant, un besoin de garder des liens avec sa culture, sa famille, son enfance. L'enfance on y revient toujours. Elle vous forme, elle vous marque, elle est gravée en vous à jamais, raison pour laquelle autant de gens voient des psys. Revenir à l'endroit d'où l'on vient est souvent essentiel pour trouver des réponses. Sur cette route, Kamel décide d'affronter ses démons, il parle et tout sort. Chacun donne sa vision des choses que l'autre n'imaginait pas. Rien de plus fort que le dialogue, la communication. C'est ce que le film raconte sur le fond.

La famille, les racines, la transmission de cela, est-ce important pour vous en tant que fille mais aussi en tant que maman ?

Oui, bien sûr, mais tout évolue. Les valeurs de mes parents ne sont plus tout à fait les miennes aujourd'hui et celles de mes enfants se transformeront aussi. Restent des choses fortes que je leur transmets, oui, concernant l'écologie, le respect des autres, l'altruisme.

Dans ce film, il est aussi question de vivre ensemble. Le tournage a-t-il été à cette image ?

Oui, on peut parler d'une joyeuse mixité pour un heureux mélange. À Tanger, où nous avons tourné durant un mois, nous étions tous installés dans le même hôtel, acteurs et techniciens plus nos familles qui venaient nous voir. Nous avons formé une troupe très vite, y compris avec le staff marocain. Nous nous sommes tous mélangés, nous partions en groupes pour dîner. L'alchimie a été totale. Quand nous avons fait, récemment, une projection d'équipe, nous nous sommes tous tombés dans les bras, si heureux de nous retrouver ayant tout vécu ensemble, fatigues, excitations. Tout cela nous a beaucoup rapproché.

Avez-vous découvert le Maroc d'une façon différente ?

Paraphrasant une citation de Michel Déon, je dis que pour découvrir un pays, il le faut le boire, le manger, le chanter. Et nous l'avons beaucoup fait. Nous nous sommes fondus dans la culture marocaine, mangeant, buvant, dansant, chantant avec eux. Et puis Farida Ouchani qui incarne la maman de Kamel, connaît très bien Tanger, et elle nous a fait découvrir des adresses et des gens incroyables. Grâce à elle, nous étions vraiment en immersion, ce qui est une chance rare.

Comme Sophie, votre personnage, êtes-vous ressortie transformée de cette aventure et comment ?

Chaque tournage est une aventure comme vous le dites et elle vous transforme. Je me suis imprégnée de cette histoire forte, portée par deux réalisateurs qui l'ont vécu d'une façon ou d'une autre dans leur chair. Mais ce qui transforme vraiment, ce sont les rencontres. Il y a un petit bout de nous qui est resté là-bas, et nous avons emporté avec nous d'autres choses, des relations humaines qui embellissent désormais notre vie.



ENTRETIEN FARIDA OUCHANI

Comment s'est déroulée votre arrivée sur ce projet ?

J'ai passé un premier casting puis un second en présence des réalisateurs et cette fois pour le rôle de l'autre grand-mère mais Olivier Dacourt voulait absolument que j'incarne Mima sauf que je lui paraissais trop jeune pour ce rôle.

Et vous avez accepté qu'on vous vieillisse sans problème ?

Absolument. Ce genre de challenge ne me fait pas peur et ne me pose aucun problème. Je suis au service de la fiction. J'avais joué, dans *L'Italien*, la mère de Kad Merad qui est un peu plus âgé que moi. Je viens de commencer le tournage d'un film sur le procès de Bobigny dans lequel Charlotte Gainsbourg incarne Gisèle Halimi et je joue sa mère alors que nous avons quatre ans d'écart. Il y a un travail du corps et de la voix à effectuer, bien sûr, en plus du maquillage, mais créer l'illusion n'est-ce pas exactement notre travail de comédien ?

Aviez-vous très envie de ce rôle ?

Ah oui, je le voulais absolument parce que c'est mon histoire. Depuis ma naissance, je fais ce voyage entre la France et le Maroc. Je l'ai effectué pendant des années avec mes parents et quand il n'y avait pas encore d'autoroutes en Espagne, cela prenait parfois cinq jours. Durant ce trajet, nous découvrions les panneaux en français puis en basque, en espagnol, en arabe. C'était formateur, toutes ces découvertes nous construisaient. Depuis que mon père a disparu, je continue à prendre la route en voiture. C'est comme un héritage. Et puis, j'avais envie de rendre hommage à ma mère et à toutes ces mères qui ont été des copilotes exemplaires.

Avez-vous eu envie tout de suite de défendre cette histoire centrée sur la famille, une forme d'exil, et les racines que l'on retrouve chaque année en été ?

Oui, bien sûr. Mais ce qui m'intéressait aussi, c'est la situation. On se retrouve serrés dans le petit habitacle de la voiture, on se parle, on se dispute, il y a des conflits qui peuvent se résoudre au cours du voyage mais le noyau familial se ressoude. Au-delà des valeurs, c'est un film qui raconte ce que veut dire faire famille. Cela va au-delà des liens du sang, ce sont d'autres liens qui se construisent parce qu'on est ensemble.

La thématique de l'exil est-elle importante pour vous ? L'aviez-vous déjà travaillé avec les pièces de Claudine Pellé dans lesquelles vous jouiez par exemple ?

Exactement. C'est une thématique que j'ai également abordée dans mon premier roman « J'ai comme du coton dans la tête » qui a été publié en juin 2024 et qui questionne la position de l'exil. Nos parents ont quitté leur pays, sont des exilés et malgré eux, ils nous ont fait grandir avec cette identité-là, alors que nous sommes nés en France, que nous appartenons à la nation française. L'exil c'est être à un endroit qui est toujours mouvant, pas solide sous les pieds. Eux, ont toujours eu en tête l'idée d'un retour au pays qu'ils ont quitté. Un jour, j'ai eu cette conversation avec mon père et je lui ai dit que ce qui était un retour pour lui, était un départ pour nous et il en a pris conscience.

Jouez avec Redouane Bougheraba, incarner sa mère, est-ce que cela vous intriguait, vous faisait envie ?

Je le connaissais à travers son travail d'humoriste, ses one-man-shows. Jouer avec lui qui jouit d'une énorme popularité m'intriguait. Et franchement cet homme est un bonheur. C'était une première pour lui, on ne lui demandait pas de la drôlerie mais de la fragilité, de la sensibilité. Je pense que cela a dû être très déstabilisant et intéressant pour lui d'évoluer dans ce registre. Nous, comédiens quelque peu aguerris, avons fait corps avec Redouane, nous l'avons accompagné.



Comment avez-vous pensé à Fatima Benaïssa ou à qui avez-vous pensé pour l'incarner ?

J'ai pensé surtout à ma mère et à ma sœur aînée. J'ai puisé dans mon entourage proche, ces femmes que je côtoie depuis l'enfance, qui ont une grande force de caractère et que je respecte énormément. Mima sait lire et écrire donc c'est plutôt ma sœur, née en 1960, qui m'inspire. Ma mère n'a jamais appris la lecture et l'écriture mais elle a, comme Mima, une mémoire visuelle extraordinaire. Elle connaît la route par cœur. Et c'est ma mère qui guidait mon père, le remettait sur le bon chemin s'il s'était trompé, tout en confectionnant les sandwiches et en nous faisant taire, comme Mima le fait dans le film.

Quand Mima prend la voiture de son mari décédé depuis dix ans pour partir au Maroc est-ce un appel au secours à son fils ?

Non. Elle vient tout juste d'avoir le permis parce qu'elle a trop attendu que son fils se rende disponible et elle a pris le taureau par les cornes. Même si elle ne maîtrise pas la conduite ou parce qu'elle ne la maîtrise pas, c'était une façon de montrer la force et la détermination de cette femme. Elle est veuve depuis un moment, elle a bien été obligée de se débrouiller seule, puisque ses deux filles sont au bled et que Kamel ne vient jamais. Il faut continuer à vivre et avancer.

Comment elle voit-elle, ce fils dont la réussite ne semble pas l'éblouir ?

Il faut partir du postulat que, pour Mima, la famille c'est fondamental. Alors que Kamel ait réussi c'est bien, elle en est contente comme une mère qui se dit : je n'ai pas travaillé pour rien. Mais que ce soit au détriment de la préservation du lien familial, ça ne lui plaît pas du tout. Elle n'est pas satisfaite de ce que son fils est devenu humainement. Elle pense qu'il est égoïste, presque dénaturé, et

se dit presque qu'il l'a abandonnée, même si elle ne lui avoue pas, parce qu'il y a cette pudeur maghrébine : on ne dit pas les choses frontalement, on va toujours utiliser un détour pour verbaliser.

Mima a-t-elle le sentiment que le dialogue s'est rompu avec lui, à tel point qu'elle connaît mal ses petits-enfants et sa belle-fille ?

Oui et elle souffre forcément de cela. De la méconnaissance de ses petits-enfants, à qui elle voudrait transmettre tant de choses. Le fait qu'il forme un couple mixte avec Sophie ne lui pose aucun problème mais elle ne parvient pas à vivre son statut de grand-mère comme si son fils l'amputait de cela. Le rôle de la grand-mère dans les pays du Maghreb est très important. C'est la mémoire de la famille et des traditions.

Est-ce que Mima est nostalgique du temps d'avant : courir pieds nus, laver le linge dans la rivière, comme une sorte de paradis perdu ?

Oui, il y a un peu de ça. Mais je crois qu'elle est surtout nostalgique de son enfance, du paradis, vous avez raison d'utiliser ce mot, que peut être l'enfance quand tout se passe bien. Mais c'est toujours en relation avec le lien, avec les autres. Ce lien, ce partage de vie qui tendent à disparaître aujourd'hui. J'adore la phrase d'accroche sur l'affiche : « le plus beau voyage, c'est d'être ensemble ». Elle résume bien le cœur du film.

La famille, ça peut être envahissant, mais pour Mima, plus ils sont nombreux autour d'elle, plus elle est heureuse. C'est culturel ou générationnel ?

J'imagine très bien ma mère petite, dans une famille qui vit comme une tribu. Quand une femme accouche, la communauté s'occupe du bébé le temps qu'elle se repose. Mais si on dit « culturel », il faut faire attention à ne pas stigmatiser, car cela a existé dans des villages en France. Je dirais que c'est générationnel. Je suis allée récemment dans un centre social pour la projection d'un film que j'avais fait. Il y avait des femmes de tous horizons, maghrébines, africaines, bretonnes, antillaises, normandes et elles parlaient toutes d'avant, avant c'était comme ça, et on comprenait bien que cet « avant » était commun.

Le lien qu'elle tisse très vite avec sa petite-fille, comment le décririez-vous ? Comme si toutes les deux en avaient besoin ?

Oui c'est exactement cela. La petite qui tente de donner du sens à sa vie à travers l'écologie, qui se bat pour la préservation de l'environnement et contre la surconsommation, trouve une résonance à tout cela chez sa grand-mère qui recycle les vêtements pour qu'ils puissent profiter à d'autres. Mima tisse avec elle un lien qu'elle n'a pu tisser ni avec sa belle-fille, ni avec ses filles qui vivent au Maroc. Je trouve que c'est l'une des choses les plus poétiques et les plus jolies de ce film : elles trouvent du commun ensemble. Le lien, toujours le lien.

Les racines auxquelles on s'arrache, cela ne concerne pas que les émigrés venus travailler en Europe. Est-ce que ce n'est pas aussi le cas de ceux qui ont vécu en France l'exode rurale ?

C'est un thème absolument universel. À partir du moment où l'on quitte un environnement dans lequel on a grandi, dans lequel toute notre famille, nos ancêtres, s'inscrivent, on s'arrache à nos racines. Cela concerne aussi les bretons, les alsaciens et pas que les émigrés étrangers. La perception de l'exil est la même.

Le tournage s'est déroulé près de Tanger, une ville que vous connaissez bien. Est-ce que vous avez servi de guide culturel à l'équipe et quelle a été l'ambiance de ce tournage ?

Comment vous dire sinon que c'était génial ? Pour moi, il était important de tisser du lien avec l'équipe pour que tout cela ne soit pas artificiel à l'écran. J'ai été directrice de colonie de vacances, travailleuse sociale, je savais qu'il fallait qu'on vive ensemble en dehors des journées de tournages. Nous avons créé un groupe WhatsApp sur lequel nous échangeons encore et à travers ce groupe, il m'a semblé naturel d'organiser des excursions. Oui, j'ai servi de guide à Tanger et dans les environs puisque c'est l'endroit d'où je viens et que j'affectionne particulièrement. J'ai loué des voitures, je les ai emmenés à Chefchaouen, au Cap Spartel, à Tetouan. Je l'ai fait avec grand plaisir, et en faisant plaisir à tout le monde. Et je le dis de manière très humble, je pense que cela a servi un peu le film.

LISTE ARTISTIQUE

REDOUANE BOUGHERABA **Kamel**
CAROLINE ANGLADE **Sophie**
FARIDA OUCHANI **Mima**
MOURADE ZEGUENDI **Farid**
JEAN-STAN DU PAC **Gauthier**
OUSSEM KADRI **Sofiane**
LISA MONTIÈGE **Gwenaëlle**
LAURA PETRONE **Fiorella**
BOURAOÛIA MARZOUK **Aïcha**

LISTE TECHNIQUE

UNE PRODUCTION **Gad Production**
UN FILM DE **Nabil Aitakkaouali & Olivier Dacourt**
SCÉNARIO ET DIALOGUES **Nabil Aitakkaouali & Hakim Zouhani**
MUSIQUE **Manu Merlot & Cedryck Santens**
DIRECTEUR DE PRODUCTION **Laziz Belkaï**
DIRECTEUR DE POST PRODUCTION **Cédric Ettouati**
1ER ASSISTANT RÉALISATEUR **Julie Grumbach**
IMAGE **Thierry Arbogast AFC**
SON **Pierre Tucat**
Emmanuel Augeard
Eric Tisserand-Afsi
MONTAGE **Guerric Catala**
DÉCORS **Rabeir Ourak**
COSTUMES **Hyat Luszpinski**
PRODUIT PAR **Olivier Dacourt**
EN COPRODUCTION AVEC **UGC, Studio Exception**
AVEC LE SOUTIEN ESSENTIEL DE **Canal+**
AVEC LA PARTICIPATION **Ciné+ Ocs, C8**
PRODUCTION EXÉCUTIVE AU MAROC **Lions Prod**
PRODUCTEURS ASSOCIÉS **Olivier Farouz, Didier Zerbib Groupe
Premium, 6-24 Holding, Belair
Invest, Pam, Gilles Morihain, Mennad
Abdelatif Naim Layachi, Lali Gherrame**
UGC

TOUS DROITS D'EXPLOITATION

©2024 GAD PRODUCTION - UGC IMAGES

